

Pour le monde qui vient...

Je suis de ceux qui croient que « L'Éducateur » a mieux à faire que d'ouvrir ses colonnes à certaines polémiques, mais je ne voudrais point laisser sans réponse les « réflexions ordonnées » de M. Amengual, d'autant que la dernière partie de son article donne à ma pensée un certain côté nihiliste et anarchisant, ce qui n'est pas effectivement le propre de mon caractère.

Je n'en suis point encore à ce stade qu'Al-dous Huxley nous décrit dans un certain roman-critique où la société est divisée en alfa-plus, alfa-moins et bêtas. Ces bêtas, dont l'enfance est consacrée à une sévère éducation, je dirais même à une contre-éducation. On leur laisse entre les mains des roses électrisées, à seule fin que la commotion électrique les dégoûte des roses, des fleurs et par là même, de la Beauté. Et les bêtas adultes n'ont ni le besoin, ni l'idée de cueillir des roses, ni le besoin, ni l'idée sans doute de lire des romans... Mais qu'on veuille bien croire que cette standardisation n'est pas mon but, encore que les bêtas ne désirant rien, étaient des gens satisfaits de leur sort, et donc parfaitement heureux.

Pour M. Amengual, c'est le procès de la littérature en général que j'ai engagé. Certes, mes visées étaient beaucoup plus modestes, mais je n'en reconnais pas moins sincèrement que j'ai ouvert un procès : non pas celui de la littérature en général, mais bien celui d'une littérature particulière.

Il m'apparaît, en effet, que la littérature, quelle qu'elle soit, est une sécrétion de la société. Et cette société obéit également à la loi des contraires : une partie de la littérature concourt au maintien de l'état de choses existant, l'autre partie travaille à en saper les bases, à en détruire les fondements.

Ce que je réprovoie dans le merveilleux, c'est justement son omnipotence. Au sein de cette toute puissance du merveilleux, des puissances irréelles sont maîtresses du destin de l'homme. Je sais bien qu'il n'y a pas que des génies maléfiques, et que la bonne fée arrive toujours au moment opportun pour faire échouer l'inévitable. Mais je ne pense pas que le propre du conte soit de combler notre soif de domination. Tant se gonfle la grenouille qu'elle finit bien par éclater. Le propre du conte, le propre du merveilleux, le propre d'une certaine littérature est de ranger l'homme, ou le petit d'homme sur une voie de garage, le propre du conte est de l'écartier de l'action. Et d'ailleurs, jamais le merveilleux ne satisfait pleinement son lecteur.

Qui prouve que le mariage de Cendrillon avec le fils du roi soit la seule fin possible ?

Qui prouve que la richesse du marquis de Carabas soit la seule fin possible ?

Les fins du conte sont toujours le bonheur dans la richesse pour les uns, ou le bonheur et le contentement dans la pauvreté pour les autres. Bien que paraissant s'opposer, ces deux idées ne s'excluent pas : elles se complètent. Contentement et « bonheur » dans la pauvreté sont nécessaires à la quiétude de la richesse. Bien peu de contes se terminent par un appel à l'action, et plus souvent leur épilogue est faite d'une béate admiration de la richesse ou d'un lâche acquiescement de son malheur. C'est pourquoi j'aime ce conte de Victor Hugo intitulé « La puce », cette puce qui, elle, ne travaille point au maintien des choses existantes, mais qui pique le roi jusqu'à son abdication et à l'établissement d'une meilleure république.

« L'argent est la fée moderne », écrit M. Amengual ; je suis sur ce point en plein accord avec lui. Mais si je suis contraint de constater la chose, je voudrais essayer de la corriger, de la supprimer d'une façon définitive.

Oui, j'engage le procès d'une certaine merveilleux, oui, j'engage le procès d'une certaine littérature. J'engage le procès de tout ce qui nous écarte de l'action, j'engage le procès de toutes ces évasions, de toutes ces illusions, de toutes ces vies imaginaires qui ne sont point, à mon avis, des revanches sur la vie réelle. La meilleure revanche qu'on puisse prendre de la réalité existante, c'est de la transposition. Il ne suffit pas de prendre une pas de rêver mais qu'il faut surtout réaliser.

Je dis que le romanesque nous détourne de l'action, et dans les temps grandioses que nous traversons, rien n'est vrai que l'action. Comme le paysan qui œuvre pour dépasser sa norme, comme l'ouvrier qui travaille toujours mieux et plus vite, l'écrivain doit être un combattant.

Avant de communiquer à nos enfants les « classiques » du merveilleux, nous leur communiquerons le goût de l'action. Et pour ce qui est de hâter l'accession à la poésie, je suis de ceux qui pensent que la besogne est presque superflue. Il m'a été donné, aux heures enivrantes de la clandestinité, d'entendre de jeunes paysans ou de jeunes ouvriers nous réciter Aragon, Eluard, etc.. Il me souvient même que l'un d'eux me citait ce vers magnifique et elliptique : « La terre est bleue comme une orange ». — « J'ai tenu, me disait-il, la terre entre mes mains d'homme, la terre pas plus grosse qu'une orange et sur laquelle son relief était réduit à ces petits pores de la peau d'orange. Et tout à coup, la terre a bondi de mes mains et a coulé dans le bleu du ciel comme une perle... Et elle est devenue bleue. La terre est bleue comme une orange. »

Je pense que la poésie est une chose intime, et que point n'est besoin d'avoir un gros bagage intellectuel pour la bien comprendre, et surtout pour la bien sentir. Je n'irais pas jusqu'à écrire que chaque homme est un poète qui s'ignore, mais il n'en reste pas moins que l'accession à la poésie est une chose tout à fait personnelle.

J'ai écrit « qu'éducateurs du peuple, nous devons aller de l'avant avec le peuple ». Eh bien, s'il est une accession que nous devons hâter, c'est la sienne. Et toute la littérature qui nous éloigne de ce but est pour moi condamnable.

La société a secrété le merveilleux et le romanesque pour faire oublier ce qu'elle a d'imparfait, elle prête à l'homme des vies imaginaires pour qu'il ne songe point à transformer la sienne. Les hommes ne recherchent point le romanesque, mais l'aventure. L'homme est fait pour agir avant de rêver. Dans le romanesque, ce qui le satisfait c'est l'aventure. Mais il y a mieux à faire que de se mettre dans la peau d'un héros : l'aventure est dans l'action, et au bout, il y a le but réel et tangible que nous ne devons pas quitter des yeux.

Dans le monde qui vient, et que j'appelle, comme dit M. Amengual, il est possible que nul n'ait le besoin de lire des romans, au sens romanesque du mot.

La vie véritable que nous aurons transformée dans le sens du mieux être, et que nous aurons toujours à transformer de par la perpétuelle évolution des choses, saura nous suffire.

Pour en revenir sur un plan plus pédagogique, je ne pense pas qu'il soit bon de communiquer à nos enfants du merveilleux, que ce soit sous forme de Père Noël ou de contes plus ou moins fantastiques. Elise Freinet, dans « La Gerbe », a lancé les premières aventures de Pinocchio. Puissent les enfants le rapprocher de la réalité et de la vie véritable. Je me souviens du temps où j'écrivais moi-même les aventures de Gris-Grignon-Grignette, nous savions tout naturellement fixer nos héros dans la vie et les lier à elle : GGG en Espagne, en Allemagne, en Ethiopie....

Car la meilleure modernisation du merveilleux que nous puissions faire, est une transposition. Il ne suffit pas de prendre une pose romantique et de rêver à un chemin fleuri le coude appuyé sur l'obstacle qui barre la route, il s'agit de dégager le passage et d'aller de l'avant.

M. Amengual citait pour terminer une phrase de Roger Caillois, j'écrirai seulement cette noble devise qu'un héros avait fait sienne : « Vaincre et Vivre ! »

Gilbert LAMIREAU,
Instituteur à Champbertrand,
par Villiers-en-Plaine (2 Sèvres).